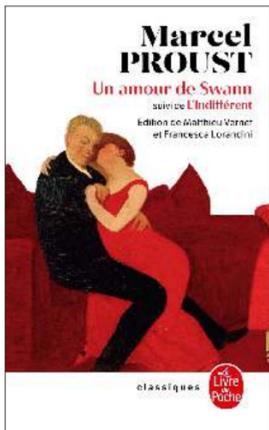


ozer »



## graphisme « La couv' c'est le premier appel : il ne faut pas se louper ! »

A. L.

On nous a relit Amélie Nothomb ! Début janvier, pour la sortie de *Premier sang* au Livre de Poche, une nouvelle charte graphique était adoptée pour les romans de l'autrice belge. « On est revenu à quelque chose de plus sobre, très efficace, Amélie Nothomb est très contente », nous explique Chloë Martinez, iconographe et directrice artistique adjointe de ce studio où s'activent les graphistes du Livre de Poche. Chaque année, les six jongleuses de la typo et du Pantone font naître les centaines de couvertures nouvelles de la

maison. À mesure des ventes et réimpressions, les couvertures de tous les romans d'Amélie Nothomb seront ainsi modernisées par leurs soins, « rechartées » sur base d'une couv' sobre inspirée du grand format, publié à l'origine chez Albin Michel. En poche, seul le nom de l'autrice ressort plus fortement : « Le volume est trop fin, on ne savait pas valoriser le nom de l'autrice au dos du livre. »

Même sobriété haut de gamme pour Pierre Lemaître : si la somme de ses romans noirs se pare d'une jaquette un rien mortuaire, la trilogie *Les enfants du désastre* joue les photos argentiques en couvertures chics, et le raffinement littéraire s'impose à nouveau pour la tétralogie *Les années glorieuses* dont le premier volume *Le Grand Monde* vient de sortir en poche : « L'auteur a eu le Goncourt », explique Chloë Martinez, « il est monté en gamme. Les couvertures de la première trilogie ont été repensées, c'était un long travail, on a soumis à Pierre Lemaître une sorte de mood board avec des pistes graphiques, pour débroussailler. Il a validé une typo assez sobre, il voulait une visibilité mais aussi quelque chose d'élégant : il ne fallait pas être trop mass market, même s'il se vend très, très bien. »

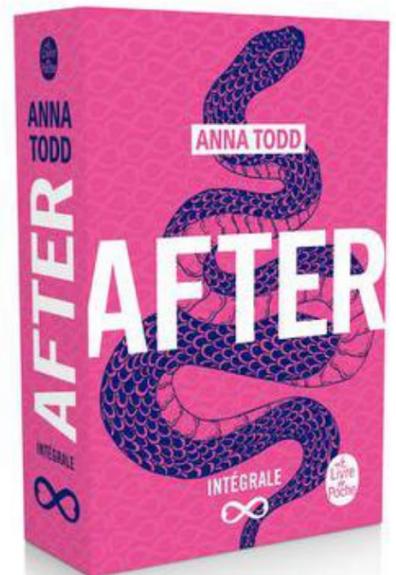
Sobriété pour Amélie Nothomb et

Pierre Lemaître, mais énorme flash fluo pour Anna Todd, coup de cœur des ados : réunis en un seul volume de près de 1,2 kg, l'intégrale d'*After* était un coup éditorial. Là, avec plus de 2.500 pages, il y avait de la place au dos, et un titre court, ça en jette. Mais le pari graphique a été plus audacieux encore : « On a joué le fluo, repris le motif de l'infini et de cœurs, mis en évidence le serpent qui évoque le tatouage de l'un des personnages. » « Gros boulot », confirme Annabelle Mollet, qui signe cette couverture : « Gros travail de composition et de typographie, puis de colorimétrie. Tous les éléments ont été discutés. La couleur fluo, assez flash, a été décisive dans le choix de ce projet. »

### « Il faut taper dans l'œil »

Pourquoi parler couvertures ? Si le poche est aujourd'hui le fer de lance de l'édition, son graphisme en est le tranchant le plus acéré. « C'est vrai qu'on peut nous mettre beaucoup de pression », reconnaît Chloë Martinez avec un sourire : « la couverture, c'est le premier appel, il faut taper dans l'œil du lecteur pour qu'il vienne au livre, le lise. C'est important, il ne faut pas se louper ! » Marketing bien sûr, mais aussi (re)positionnement éditorial des auteurs. La couv', c'est la piste d'envol de nos imaginaires.

Soyons honnêtes : il y a 400 nouveautés en moyenne par an, dans 95 % des cas, la couverture poche est l'adaptation de la couv' grand format. Mais il y a toutes les couvertures « blanches » de littérature générale qu'il faut réinventer. Et dans la collection de fonds, des mil-



L'intégrale d'« After », d'Anna Todd, un choc graphique signé Annabelle Mollet pour un ovni industriel : un poche de plus de 2.500 pages.

© LIVRE DE POCHE

liers d'ouvrages dont la couverture doit être actualisée, rafraîchie – c'est parfois même le texte et l'auteur qu'il faut réinventer.

« Ce qui est assez sympathique au Livre de Poche, c'est qu'on nous demande aussi de redynamiser le fonds, de faire des « rechartages », explique Chloë Martinez : c'est ce qu'on a fait pour le centenaire de Boris Vian (en mars 2020). Pour l'anniversaire de Colette (150 ans en août 2022), on a refait toutes les couvertures, presque toutes en photo avec de petits éléments en surimpression : un vernis sélectif sur un pelliculage mat. » Très chic.

Dans le même registre, la graphiste Clémence Dubreuil signe les nouvelles couvertures de *La Recherche*. On suppose bien que la main tremble, non, au moment de choisir la typo adéquate pour Marcel Proust ? Mais elle a trouvé son fil conducteur : les tableaux d'un contemporain, Félix Vallotton (1865-1925). Le petit pas de côté qui accroche le regard, c'est d'avoir détourné les tableaux.



**Audrey Petit, directrice éditoriale : « Les gens qui travaillent dans le poche n'y sont pas par hasard. Il y a une vraie appétence pour ce format, ce prix, la mécanique du poche. »**

© GEOFFROY VAN DER HASSELT

## Audrey Petit « Pour les lecteurs tous terrains comme moi, c'est le catalogue idéal »

ENTRETIEN

A. L.

avec *Au revoir là-haut*, il a décidé de s'orienter vers la littérature. On l'a aidé dans la réorientation de sa carrière vers la littérature (NDLR : avec un visuel adapté à partir de *Au revoir là-haut*). Nous avons aussi le problème d'éditeurs comme Grasset ou Stock, même Lattès, qui utilisent des couvertures « blanches ». Dans ce cas, c'est à nous de réinterpréter tout, de créer une couverture illustrée, de raconter l'histoire qu'il y a dans le livre. Là, c'est un vrai travail d'édition.

**Vous faites partie d'un très grand groupe, Hachette, avec de belles implantations à l'étranger. Dans quelle mesure vous inspirez-vous, par exemple, de Hachette Book Group, la branche américaine ?**

Pour les couvertures, on regarde toujours à l'étranger : que ce soit Hachette ou pas, les couvertures anglo-saxonnes sont souvent très bonnes. Pour les stratégies, on échange souvent avec nos cousins de Grande-Bretagne ou des États-Unis lorsque nous avons des auteurs en commun. On se voit au minimum deux fois par an, à l'automne à Francfort, au printemps à Londres. On échange aussi avec eux sur les stratégies marketing, pour voir ce que nos cousins britanniques ont développé comme stratégie sur TikTok, etc. Les Anglo-Saxons sont très généreux de leur stratégie, sans doute plus que nous. Ils partagent énormément, c'est toujours un plaisir. Puis ils ont l'art de conceptualiser les choses : lorsqu'il y a un phénomène littéraire, ils trouvent aussi sec un concept marketing, ils enveloppent cela dans des définitions qui nous aident à réfléchir. *Feel Good*, *Chick Lit*, *Escapist*, ils ont tout de suite le mot pour désigner le concept. Cela nous aide à mieux comprendre le phénomène, à le situer dans toute la carte éditoriale que nous avons devant nous.

À Livre de Poche, le cœur du réacteur se concentre sur quelques dizaines de mètres carrés : les bureaux des éditrices. Jeunes, pétillantes, électrisées de lectures comme il se doit pour tenir le rythme de 400 publications par an. Ne leur dites pas qu'elles ont septante ans, elles vous lapideraient *presto* avec le premier volume tombé sous la main.

Tout sourire, Zoé Bellée, éditrice Policier et Thriller (environ 90 titres par an), partage le bureau des deux éditrices Non-fiction et Classiques, la directrice Isabelle Dubois et sa consœur Joséphine Arnould (une centaine de titres par an). Un peu à l'écart, pas plus loin qu'un jet de livre, la responsable Littérature générale, Zoé Niewdanski, prend sur ses épaules 160 à 180 titres annuels. Et l'équipe vient de s'enrichir d'un éditeur dédié à l'Imaginaire, Paul-Étienne Garde.

Ces noms, ces regards attentifs portés sur les auteurs et leurs écrits, leur directrice éditoriale Audrey Petit y accorde beaucoup d'importance : « Je tiens à ce que chacun incarne son périmètre. Même à l'extérieur, il est important que chacun ait en tête le nom des personnes qui vont s'occuper de tels et tels livres, qui vont les suivre, les accompagner, travailler avec tous les services transversaux de l'entreprise. »

Audrey s'est installée juste de l'autre côté du couloir, mais les portes restent ouvertes tout le long de ce corridor qui relie les différents métiers. « Tous les services travaillent main dans la main, c'est assez spécifique : il y a une dynamique. Il est très facile de voir chacun, on se déplace beaucoup. »

Mais, elle, Audrey Petit, passée sa maîtrise de philo, pourquoi a-t-elle

choisi le poche ? Et comment s'y retrouve-t-elle dans un catalogue aussi hétéroclite ? Poser la question, c'est ouvrir la trappe d'une crypte de livres oubliés, à la manière de Carlos Ruiz Zafón.

### Pourquoi le poche ?

Dans l'édition, je crois profondément qu'on est amené à s'occuper de livres qui sont parfaitement le reflet de nos premières lectures, celles qui vous ont marquées avant vos études. Je viens d'une famille mi-paysans du Jura, mi-ouvriers de Haute-Savoie. Mes parents étaient tous deux enseignants, grands lecteurs, mon père lisait du policier, ma mère un peu de tout, en livre de poche. Dans la bibliothèque familiale, je pense avoir tout lu. Parmi mes lectures fondatrices, *Le capitaine Fracasse* de Théophile Gautier, plusieurs Agatha Christie, *Le meilleur des mondes* d'Alfred Huxley, les *Chroniques martiennes* de Ray Bradbury, *1984* de George Orwell, une grande partie de la *Comédie humaine* de Balzac, du Zola, *Les misérables* de Victor Hugo évidemment. Et *La bicyclette bleue* de Régine Deforges. Chez mes grands-parents, un grand-père qui lisait des SAS – donc je lisais des SAS, car je lisais à tout prix – et ma grand-mère lisait des Harlequin – ben... je lisais des Harlequin. Tout ça, c'est aussi une partie de ma formation. Quand on a lu comme moi, en tous terrains, le Livre de Poche me semble être le catalogue idéal. Il y a de tout.

**De vos éditrices remontent sans doute**

**des tas de « coups de cœur ». Comment cela se négocie-t-il ? Dans votre bureau ?**

C'est assez, euh, vivant ! Et libre. Au Livre de Poche, tout le monde lit même en dehors des services éditoriaux : on a la chance d'avoir de vrais lecteurs, donc on partage souvent. Quand quelqu'un a un coup de cœur pour un titre, la première chose qu'il fait en arrivant le lendemain matin, c'est de partager, en parler à tout le monde, simplement par enthousiasme.

On ne m'a jamais empêchée de faire quoi que ce soit, aucun jour et dans aucun genre. Cela donne une liberté très forte.

”

Sur chaque programme, il y a des coups de cœur : des titres qui sont un peu moins connus, qu'on a besoin de faire connaître davantage, besoin d'activer un levier supplémentaire. On va mettre dessus un vrai coup de cœur : ça peut être une éditrice seule qui a aimé. Ou nous deux. Ou Béatrice Duval – c'est elle qui avait lu en premier Laurent Petitmangin, *Ce qu'il faut de nuit*. Elle l'a partagé, on a toutes adoré, c'était un coup de cœur général.

**Quelles sont les tendances que vous sentez venir ?**

Certaines choses reviennent, dans tous les genres. On a connu il y a plus de dix ans le retour des vampires – on le disait déjà à l'époque en riant, le vampire revient régulièrement. C'est à nouveau vrai, il revient encore. Le tout c'est d'anticiper ces retours. En littérature générale, c'est le retour du roman historique. Moi, dans ma bibliothèque d'étudiante il y avait *La Bougainvillée* (Fanny Deschamps) et *La chambre des dames*, de Jeanne Bourin. Quand je suis arrivée au

Livre de Poche, ça marchait, c'était du fonds, mais il n'y avait pas vraiment de regain, pas de nouveauté du livre historique. Et là ça revient en force, avec des volumes de vente très impressionnants : Stefania Auci pour *La saga des Florio* (Albin Michel) ; Eric Fouassier et *Le bureau des affaires occultes* (Albin Michel). Du coup, on a remis en avant une série de Fouassier qui avait été publiée chez Lattès, au Masque : *La saga d'Héloïse l'apothicaire*.

**Travailler l'inédit, c'est une capacité que vous continuez à cultiver. La possibilité d'être une éditrice de premier rang ?**

Ça n'a jamais été un sujet de frustration car le poche est un travail spécifique, même si aujourd'hui on se positionne la plupart du temps très en amont de la parution grand format. Ce qui est à la fois plus risqué et plus gratifiant lorsque cela se passe bien. Même dans ce cas, on a la chance de pouvoir arriver après, de pouvoir étudier ce qui s'est passé (avec le grand format). Et si ça a marché, se demander : pourquoi ?

Les gens qui travaillent dans le poche n'y sont pas par hasard. Il y a une vraie appétence pour ce format, ce prix, pour la mécanique du poche : lire des textes qui ont déjà été lus et édités, travailler davantage avec les chiffres, le marketing, la manière dont la deuxième vie du livre va être proposée. La particularité est aussi de ne jamais rien s'interdire : depuis sa création en 1953, Le Livre de Poche a toujours eu une richesse de proposition. Premier sur le marché, je pense qu'il a toujours eu pour mission de proposer des choses. On ne m'a jamais empêchée de faire quoi que ce soit, aucun jour ! Et dans aucun genre on ne nous a empêchées de choisir ce qu'on voulait. Cela donne une liberté très forte.